



**HAL**  
open science

“ Apprenez le tact si vous ne l’avez pas naturellement ”  
Lettres inédites de Max Jacob à Roland de  
Coatgoureden

Patricia Sustrac, Alexander Dickow

► To cite this version:

Patricia Sustrac, Alexander Dickow. “ Apprenez le tact si vous ne l’avez pas naturellement ” Lettres inédites de Max Jacob à Roland de Coatgoureden. Les Cahiers Max Jacob, 2021, 21-22, pp.465-481. 10.3406/maxja.2021.1580 . hal-03468206

**HAL Id: hal-03468206**

**<https://hal.science/hal-03468206>**

Submitted on 7 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# « APPRENEZ LE TACT SI VOUS NE L'AVEZ PAS NATURELLEMENT »

MAX JACOB À ROLAND DE COATGOUREDEN  
LETTRES INÉDITES (1937)

Édition de Patricia SUSTRAC et d'Alexander DICKOW\*

Roland de Coatgourenden (1910-1995) est un ami de jeunesse de Louis Guilloux. Issu d'une famille aristocratique bretonne<sup>1</sup>, il est un personnage difficile à cerner. Peu d'événements saillants permettent d'en retracer l'existence, malgré une abondante production littéraire de romans, de nouvelles et de textes poétiques ; ses tentatives pour se faire publier resteront vaines<sup>2</sup> : Jean Paulhan après avoir prodigué des encouragements refuse au final la publication pour *La NRF* d'une nouvelle titrée *Le COUIC* (sd, circa 1937) : « Notre comité ne retient pas *Couic* pour la revue [...] Je le regrette, j'en aime le ton, les surprises (et si je puis dire) l'âme. Mais peut-être y abusez-vous un peu (un peu facilement) du délire ou du cauchemar où tout est permis, trop aisé pour que l'on vous soit longtemps reconnaissant d'une invention pourtant charmante<sup>3</sup>. »

---

\* Patricia Sustrac a publié des articles critiques et biographiques, et plusieurs correspondances de Max Jacob. Elle est présidente de l'association consacrée au poète depuis 2005. Alexander Dickow, associate professor of French à Virginia Tech (USA), est l'auteur de *Poète innombrable : Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire, Max Jacob* (Hermann, 2015) et de poèmes et fictions aux éd. Louise Bottu, Argol, et La Volte. Ils partagent la direction scientifique des *Cahiers Max Jacob* et préparent la publication du *Dictionnaire Max Jacob* ainsi que l'édition de la correspondance de Max Jacob à René Guy Cadou (éd. Classiques Garnier).

Peu de témoins également sont prêts à donner de l'épaisseur à cet homme sans doute en raison des ennuis judiciaires qu'il eut à subir à la Libération ; nous y reviendrons. On découvre toutefois une part de sa personnalité à travers une abondante correspondance encore inédite à Louis Guilloux. Idéaliste, fougueux, amoureux, désargenté, Roland de Coatgoureden oscille durant les vingt années d'échange épistolaire entre enthousiasme et amertume, provocations amicales et immense admiration pour l'œuvre de son ami et confidant auquel il est extrêmement attaché<sup>4</sup>. Ses espoirs sont souvent déçus, ses rêves restent à l'état d'idéal : être écrivain et/ou poète est un questionnement récurrent<sup>5</sup>. Cette correspondance comporte aussi un journal épistolaire dans lequel Coatgoureden note les événements mondains et littéraires d'un séjour parisien qu'il a effectué probablement de 1934 à 1936. Le jeune homme fréquente des endroits à la mode, assiste à des conférences littéraires, y croise de nombreuses personnalités littéraires, « Madame Malraux [...] s'intéresse à ses poèmes. »

C'est par l'intermédiaire de Jean Paulhan que Max Jacob entend parler de Coatgoureden pour la première fois le 4 novembre 1935. Paulhan invite l'auteur à déjeuner avec Supervielle et ajoute : « Il y aurait aussi un jeune poète breton, Koatgourheden, qui brûle de te connaître<sup>6</sup>. » Jacob est alors à Quimper et ne pourra honorer l'invitation et, dès lors, propose à Paulhan de communiquer au jeune briochin tout juste âgé de 24 ans son adresse quimpéroise : « Si ce jeune poète breton est intéressant et intéressé par moi, propose-lui mon adresse à Quimper. »

Sans aucun doute ont-ils échangé quelques lettres qui manquent aujourd'hui au manuscrit car, à Guilloux, Coatgoureden évoque des visites au poète alors domicilié rue Saint-Romain<sup>7</sup> : « J'ai été deux fois cette semaine chez Max Jacob », et parle de ceux qu'il y rencontre comme Jean Le Louët, ami intime et jeune poète que Jacob accompagnera dans ses débuts littéraires, l'écrivain Robert Honnert (1901-1939), familier de l'auteur du *Cornet à dés* depuis 1927 ou Henri Pollès (1909-1994) écrivain proche de Jacob et futur libraire, collectionneur et bibliophile<sup>8</sup>.

Une de ces visites à Max Jacob est minutieusement racontée à Louis Guilloux<sup>9</sup> ; le manuscrit n'est pas daté mais les propos indiquent bien qu'il s'agit de la première rencontre qui doit se situer fin 1935 ou au début de 1936 :

[...] Paulhan m'avait demandé d'arriver vers 5 h. ½ plutôt que vers 6 h. Paul Petit<sup>10</sup> était avec lui et j'ai été prié de lire un de mes poèmes. J'ai lu « Âge-la-folle. » Alors Paul Petit : « Vous lisez comme Vict. Hugo. Peut-être est-ce moins bien que ça semble. » La poésie qui venait après était « Mort-Neige. » Max Jacob l'a lu sur un ton presque monocorde – « C'est vraiment très puissant – Dîtes donc,

*Petit, c'est ce genre-là que vous m'avez toujours conseillé. » Et comme 6 heures sonnaient, Paul Petit s'est levé : « J'avais rendez-vous à 5 heures. Maintenant je suis trop tard [sic] – À bientôt. » Et Max Jacob : « Dites donc, Petit. N'oubliez pas le nom de Koatgourheden – Sois-en sûr ! » (ou quelque chose d'approchant). Paul Petit parti, Max Jacob m'a dit : « Vous savez, Koatgouhenden [sic] – Paul Petit a beaucoup de goût et d'autorité et fera beaucoup pour vous. C'est un homme qui parle peu, mais sur qui vous pourrez compter. « Âge-la-Folle et « Mort-Neige » l'ont beaucoup frappé, lui ont fait une très grosse impression. Là-dessus, coups de sonnette toutes les 3 minutes. Il m'a présenté à tous soit comme : « un vrai poète », « un poète plein de promesses », « un poète très puissant », « un grand poète. » Il m'a empêché de partir et vers 7h. ½-8 h : « Mes amis mangent avec moi, mais paieront de leur côté – moi, j'ai un peu d'argent, en ce moment, je vous invite. En route, au restaurant, il m'a fait asseoir auprès de lui, à table. « Koatgoureden est le seul de toute sa génération qui m'a fait l'effet d'un poète très vivant – toute sa génération est intelligente, on ne leur en conte pas, mais les poésies sont de marbre. Celles de Koatgourheden<sup>11</sup> ont tout pour elles. » Puis il m'a tutoyé [...] Après dîner comme je parlais de toi à Max Jacob, il a eu l'air très ému. « Oui, c'est vrai – c'est un de mes rares, de mes très rares amis. » Mais il m'a semblé qu'il regrettait de ne pas t'avoir vu depuis longtemps. Il serait (il ne me l'a pas dit mais je l'ai senti) très heureux d'avoir ton Sang noir qu'il n'a pas lu<sup>12</sup>. Je le trouve sympathique et amical. Il m'a demandé de revenir le plus tôt possible. Il a des idées larges. Mais c'est très certainement un homme très malheureux. À l'entendre il serait anti-collectiviste, mais il est plein de franchises et de contradictions, beaucoup plus révolutionnaire qu'on ne le croit, et les mêmes goûts que toi : Apollinaire, Corbière, auteurs anglais etc...*

Les lettres de Max Jacob à Roland de Coatgoureden sont intégrées au corpus des lettres de Max Jacob à Louis Guilloux et forment un ensemble avec celles d'Élie Brilleaud (voir *infra* p. 4 83-494) marquant ainsi la triple présence de Max Jacob au fonds de l'auteur du *Jeu de patience*. Elles sont conservées à la Bibliothèque André Malraux de Saint-Brieuc. Elles s'échelonnent de janvier à avril 1937 (cote LGC 11.1.5.). Le fonds patrimonial ne possède qu'une copie de ces lettres et un tapuscrit reprenant le manuscrit *princeps* sans aucun doute recopié par Françoise Lambert, première exécutrice testamentaire de Louis Guilloux. Les originaux sont donc manquants ; aussi avons-nous procédé à une relecture très attentive de ces documents afin de corriger les erreurs des retranscriptions – en particulier l'orthographe des auteurs cités, et nous avons rétabli certaines expressions ou abréviations utilisées fréquemment par l'épistolier. Ce manuscrit est incomplet. Comme nous l'avons dit *supra*, il est certain que le jeune homme a écrit à Jacob en novembre 1935, période à laquelle le rendez-vous de la rue Saint-Romain a été projeté. La correspondance Coatgoureden/Guilloux nous informe

aussi d'une lettre manquante : Coatgoureden rapporte à Guilloux un extrait d'une lettre de Jacob à son adresse, Jacob et Guilloux se sont rencontrés et ont parlé du jeune Roland : « Guilloux a eu l'air de trouver long ton silence, mais il m'a dit qu'il serait content d'avoir de tes nouvelles, de savoir ton travail et tes projets. Je pense qu'il faudrait que tu lui écrives<sup>13</sup>. » Enfin, dans ses efforts persistants à se faire publier, Coatgoureden montrera une réelle constance ; au fonds privé des Archives municipales de Saint-Brieuc figure une liasse de courriers à différentes personnalités pour encourager la publication de *Le Couic* devenu un roman de presque 600 pages (19-Z-1-52). En 1973, il écrit successivement à Louis Aragon, Marcel Arland et Maurice Genevoix. Pour soutenir ses propos, Coatgoureden cite un extrait d'une lettre de Max Jacob (sd) qui ne figure pas au manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Brieuc :

*À Saint-Benoît [...] l'ouvrier boulanger connaît Heine. Je souhaite qu'il connaisse bientôt Coatgoureden et j'y aiderai. Je suis votre ami / Max Jacob.*

Maurice Genevoix répondra une lettre aimable à Coatgoureden sans indiquer d'appui particulier mais « répond » à l'estime de Jacob :

*Les textes que vous me soumettez méritent largement les compliments qui vous furent adressés jadis par Maeterlinck et Max Jacob auquel votre poésie fait penser par sa verve, son mysticisme, sa liberté de ton et sa profondeur.*

Si la correspondance que nous présentons ici est donc manifestement incomplète, elle est également très brève – seulement huit lettres. Cela ne résulte pas d'une perte ou d'une destruction de lettres uniquement. Le motif est évoqué de manière limpide par Max Jacob : il ne pourra poursuivre une relation avec un correspondant nourri de sentiments antisémites ; la rupture est donc nette.

Il est rare de connaître les raisons de l'arrêt d'une correspondance de Jacob ; l'auteur est en effet attaché à ses correspondants et encore plus aux jeunes poètes qui viennent à lui comme à un maître. Au-delà des événements naturels de la vie qui éloignent les uns des autres, nous connaissons l'arrêt de la relation épistolaire pour deux correspondants, Jacques Évrard, destinataire des *Conseils à un jeune poète*, et Marcel Jouhandeau. Évrard était un jeune homme doté d'un caractère fougueux propre à la jeunesse, et puisque Jacob l'encourageait à s'opposer à lui : « Surtout ne soyez pas intimidé, dites-moi “merde” souvent, je suis aussi débutant que vous croyez-le<sup>14</sup> », il faut croire que le jeune homme obéit à son mentor : la relation s'arrêta quinze jours après.

Jacob n'eut pas besoin de se justifier de l'arrêt de la relation avec Marcel Jouhandeau – l'outrage ressenti après la publication des articles antisémites parus dans l'*Action française* suffisait à lui-même<sup>15</sup> (voir également *infra* lettre 7). Cette courte correspondance avec Roland de Coatgoureden est donc très intéressante car elle présente les motifs d'une rupture ainsi que la réaction de Jacob à des propos antisémites.

En 1944, Roland de Coatgoureden a fait l'objet d'un mandat d'arrêt et a été incarcéré brièvement au camp de Langueux au motif de son appartenance au Parti nationaliste breton (PNB). Sa déposition au Comité de Libération confirme son identité de « Français de Bretagne », la supériorité de l'« homme breton » doté d'un « génie très distinct. » Il déclare « s'être toujours élevé contre l'antisémitisme hitlérien risquant même des cours à la gloire de [son] ami Max Jacob ▯ (mort au camp de Drancy) ▯ et de Henri Heine<sup>16</sup>. » En 1935, Jacob acceptait de rencontrer Coatgoureden et ajoutait pour Paulhan cette amère remarque motivée par ce qu'il estimait être des trahisons d'amitié – en particulier la parution d'*Alias* de Maurice Sachs - : « Quel mal me fera encore celui-là ? ou essaiera-t-il de me faire ? » : on ne peut pas mieux dire, comme tous les abusés de l'Histoire, Coatgoureden a eu « son » Juif. Alors faut-il ici rappeler la mémoire d'un de ses cousins, Alain de Coatgoureden (1904-1970) qui, de 1942 à la Libération, a caché Jacques Hausfater et sa mère, originaire de Roumanie, dans son appartement parisien (dossier Yad Vashem n° 12601, Médaille des Justes remise à Paris le 27 mai 2013).

Cet échange épistolaire avait-il pour autant des chances de devenir une relation fructueuse ? Elle s'ouvre en effet sur une discussion menée pied à pied sur le lyrisme et Jacob s'explique minutieusement sur ce point. Malgré la richesse de cette discussion sur l'esthétique, cette correspondance n'est pas sans ombres, qui suggèrent assez la rupture à venir. Roland de Coatgoureden aurait suggéré, semble-t-il, qu'une lettre de Jacob montrait « des airs fâchés », réaction contre laquelle Jacob réagit vivement (lettre 3) ; dans la lettre suivante, Jacob semble avouer que ce mal persiste dans la communication entre les deux hommes : « J'ai du mal à m'exprimer et je me suis en effet mal exprimé. » Que ce soit indépendamment des questions idéologiques ou à cause d'elles, le courant ne passe plus ; une discordance de tempérament se déclare. Il n'est pas certain que la correspondance ait continué bien longtemps, Jacob ayant besoin de construire ses relations épistolaires sur des unions de tempérament qui caractérisent l'amitié et de constituer le socle d'une relation « d'âme-frère<sup>17</sup>. »

Nous remercions Hélène Dontenville, directrice du réseau des Bibliothèques de Saint-Brieuc et Arnaud Flici, chargé des collections patrimoniales, pour leur attention bienveillante et leur soutien tout au long de ce travail. Nous sommes

redevables à tous les amis de Louis Guilloux de leur générosité et de conversations passionnantes notamment avec Paul Recourse et Vonig Le Goïc, respectivement Président de la Société des Amis de Louis Guilloux et Secrétaire. Nous remercions tout particulièrement Olivier Justafré du service de la Conservation et de la Restauration aux Archives départementales du Var, qui a mis à notre disposition non seulement sa riche documentation mais aussi tout son savoir très généreusement partagé. Tous témoignent de cette solidarité d'une communauté de chercheurs. Nous remercions également Claire Paulhan et exprimons notre reconnaissance à Mesdames Sylvia Lorant-Colle et Béatrice Saalburg, ayants-droit de Max Jacob.

*Patricia SUSTRAC*  
*Alexandre DICKOW*

1

St-Benoît-s/ Loire  
Loiret  
5 janvier 1937

Mon cher poète ami,

Je ne puis vivre en Bretagne sans aller voir ma famille, ni aller voir ma famille sans être brûlé vif<sup>18</sup>. Personne n'aime plus ma Bretagne que moi ; personne n'y a une famille comme la mienne.

St-Benoît n'a pas d'incendie pour ma peau, tout au plus des heurts aux humains pierreux mais je préfère les chocs aux brûlures et le cercueil de pierres aux fagots enflammés. Puisque je veux mourir, j'ai le choix de ma mort.

Je suis persuadé que le poème social aux 1000 vers sera très beau. Avoir envie de l'écrire est l'augure de sa qualité. Est-il conforme à l'esthétique nouvelle proclamée dans le *Pain blanc* par Lanoë<sup>19</sup> ?

Lanoë ne veut plus de métaphysique et encore moins de mots abstraits. Plus de sentiments dit-il. Plus de musique, plus de mots fastueux, plus de lyrisme. Je me demande et je lui demande ce qu'il entend par lyrisme. Il remplace tout cela par le grain, le style, la ligne, la pureté. J'ai cherché en vain dans le *Pain blanc* un exemple d'application.

Merci de prier pour moi, je vous rends vos chères prières à la réciproque et vous souhaite de commencer la vie par où je la finis : la paix, la sérénité, le travail à plein ciel<sup>20</sup>.

Mille amitiés

Merci de m'avoir écrit, dans le torrent lacustre des lettres, la vôtre se distingue par la profondeur de sa sensibilité et la réalité concrète des sentiments. Merci.

\* \*  
\*

2

St-Benoît-s/ Loire  
Loiret  
1<sup>er</sup> février [19]37

Cher Poète Ami,

La pureté est à la mode depuis 30 ans. Chacun la comprend à sa manière. Gide revient au classique.

Il y eut vers 10 ou 20 une espèce de brièveté coupante capricieuse et susceptible (sous le règne de Max Jacob, Cocteau et des peintres dits cubistes) qu'on appelle « pureté. » C'était aussi le règne de l'esprit en formules. – Pureté ? Il fallait abréger, contracter, renverser, économiser. Il me semble que le cas Lanoë en est resté là. Sa distinction de goût en plus – entre parenthèses – rien d'un maître d'école, c'est un monsieur encadré comme une glace et le résumé de toutes les aimables perfections chrétiennes et les autres. Entre toute la fidélité d'une amitié réciproque de trente ans ou vingt ans ou seulement dix ou quinze.

La distinction n'est pas la pureté

la distinction est « ce qui sépare »

ce n'est pas la blancheur gidienne.

La pureté est ce qui est sans mélange

Personne n'a été plus mélangé que les gens que j'ai nommés.

On peut être exaspérément distingué et être impur. Est-ce que Lanoë veut être distingué ? oui, il l'est naturellement en dehors de sa blancheur, et ne fut-il pas blanc qu'il le serait encore. Le blanc est la distinction de ceux qui n'en ont pas. Quant à la pureté, elle n'existe plus que chez les sauvages et chez les paysans, hélas.

Voilà bien des zigzags autour de votre lettre, voici mon opinion.

On est perdu de couleurs depuis cent ans. Les mots n'ont plus leur valeur et je connais un M<sup>r</sup> qui ne comprends pas une ligne de son journal *Le Petit parisien*.

Lanoë a donc raison de nous rappeler à terre. Je suis de son avis. Ce qui suit est très important :

Songez que nous ne rendrons le brillant aux images qu'en les montrant sur fond blanc. Gardez vos images mais donnez-leur tout leur effet en les faisant partir de terre et non en les accouplant les unes aux autres.

Merci de votre lettre

croyez à mon amitié admirative

[Max Jacob]

Le style Gide convient à l'analyse psychologique en poésie. Il donne la poésie des simples ou des moralistes. Le style demandé par Lanoë ne peut convenir qu'à une poésie subtile pour raffinés qui ne serait pas la poésie puisque celle-ci ne vit que de lieux communs.

Appliqué aux lieux non communs, elle aboutirait à cette incompréhensibilité dont nous sommes tous dégoûtés. Le « grain fin » bien sûr. Tous les bons écrivains ont le grain fin, même dans le lieu commun et ils ont aussi la ligne (voir Chateaubriand).

\* \*

\*

### 3

Lanoë est allé faire une  
conférence à Copenhague  
sur la poésie celtique et  
sur moi<sup>21</sup>.

St-Benoît-s/ Loire (Loiret)  
9 février [19]37

Monsieur et très cher ami,

Je ne pensais pas que ma lettre ait des airs fâchés. Je vous disais qu'il faut revenir au « plat » pour que les images aient toute leur valeur. Non, je ne défendais ni n'attaquais Lanoë. Je vous ai parlé aussi de ce qu'on a pris pour la « pureté » après-guerre. Je ne croyais pas avoir l'air fâché au contraire. Je croyais émettre des idées désintéressées.

Que je vous conte une belle histoire : un lycéen de 16 ans en vacances a demandé à M<sup>r</sup> le curé « ce que voulait dire le “Cimetière marin”. » J'ai été mêlé à leurs propos et j'ai prêté 3 grosses anthologies modernes au lycéen. « Qu'est-ce que veut dire tout ça ? » Alors j'ai fait un cours sur le lyrisme, et ce faisant, j'ai lu au lycéen en vacances du Heine, de Swinburne et de l'Apollinaire. « Vous ne me demandez pas ce que ça veut dire ? - oh, non, c'est magnifique<sup>22</sup>. »

Conclusion : on ne nous demande ce que ça veut dire que lorsqu'on ne sait pas nous faire d'autre reproche.

Sous-entendu :

« Au moins ça devrait vouloir dire quelque chose »

J'ai fait des excuses au lycéen et je me suis réjoui de ce qu'il ait été ému par le vrai beau. C'est un futur notaire actuellement mathématicien – Esprit ferme.

Montrer cette anecdote à René Villard<sup>23</sup> pour me dispenser de la lui rapporter. Je l'ai écrite trois fois depuis hier<sup>24</sup>.

C'est très important. Tout le monde n'a donc pas le droit d'être incompréhensible, puisque certains ont le droit de plaire par la seule musique. Les autres, non, Il y aurait donc vraiment « la poésie pure » et l'abbé Brémond n'est pas moquable<sup>25</sup>. Peu de gens ont le droit à la poésie pure.

Je suis enchanté de votre amitié avec René Villard. Vous vous apprendrez mutuellement beaucoup de choses.

Croyez bien que je ne suis jamais fâché, surtout pas avec vous qui êtes mon ami.

Max Jacob

[en marge]

Oui, donnez-nous une poésie « abandonnée » et gracieuse et forte aussi.

\* \*  
\*

4

St-Benoît jusqu'à demain  
25 février [19]37

Mon cher Roland,

J'ai du mal à m'exprimer et je me suis en effet mal exprimé.

Si « rares sont ceux qui ont le droit d'être incompréhensibles », je ne vois pas comment j'encourage tout le monde... C'est la deuxième partie de la phrase qui est un peu bête « puisque certains ont le droit de plaire » par « la seule musique. » C'est une tautologie. Il faudrait au moins :

« Puisque qu'il y a que certains qui ont le droit de ne plaire que par la musique »

Encore « musique » est-il impropre mais quel mot convient à cet *in excelsis* cet inexprimable charme du vrai lyrisme qui me semble n'avoir été atteint que par Gérard de Nerval dans le sonnet : « Je suis le ... le veuf, l'inconsolé »

« Le prince d'Aquitaine à la Tour abolie » sonnet que je voudrais [connaître] par cœur et qui doit servir de modèle aux épris du lyrisme.

Il y a aussi des exemples de lyrisme dans Apollinaire mais c'est plutôt du lyrisme d'invention, je veux dire l'image et l'idée que du vrai lyrisme de mot.

Je vous quitte en hâte car je pars...

... je pars... Amitié

[Max Jacob]

Je crois connaître assez bien René Villard et l'estime fort... Vous aussi, vous le connaissez... et nous l'aimons.

J'aimerais mieux vos vers ainsi :

« Aux vespérides [illisible]

Les rouleaux des étoiles et toiles d'araignées »

Encore n'est-ce pas lyrique du tout mais fabriqué.

Le fabriqué est le contraire du lyrique.

« Je n'ai même pas pitié de moi »

« tous les mots se sont changés en nébuleux

« je flambe entre deux *ALCOOLS*<sup>26</sup> »

\* \*  
\*

## 5

St-Benoît-s/ Loire (Loiret)

27 mars [19]37

Cher poète ami,

Je ne vois pas de raison pour classer les poètes. Je sais que les critiques sont des botanistes mais les poètes ne sont pas des plantes, ce seraient plutôt des arbres... Ceux qui sont des arbres sont assez rares, comme vous semblez aussi le penser, pour se dispenser des alinéas de la science. Vous avez raison d'ajouter : « On est ce qu'on doit être, on reste ce qu'on est. » Et pourtant que d'évolutions, de révolutions dans la vie d'un poète. Prenez des exemples : les incertitudes du Tasse, les volte-face d'Hugo. Chateaubriand n'a pas bougé, mais que dire de l'Arioste. Il y avait du comique chez M. Corneille et Racine. Est-ce de ces gens que vous dites « on reste ce qu'on est » ?

2° Je n'ai pas de conception « fond et forme » en ce qui concerne le lyrisme, ni autrement. La forme va comme un gant de caoutchouc à la pensée dans la prose ou une certaine poésie ou devrait y aller.

J'ai regardé le lyrisme comme le confluent de plusieurs pensées qui éclatent par un mot particulièrement cher. Quelle union du mot avec le sentiment ou la pensée. Il y est une fleur sur un humus. C'est plus que l'union, c'est une poussée : Rimbaud est le type du mot « fleur. » Est-ce là ce que vous appelez « lyrisme des mots » ? ou ce que vous appelez « lyrisme d'idées » ?

3° Bien entendu, pas de systèmes novateurs.

Un homme est un homme nouveau. C'est un bonheur qui lui échoit, félicitons-le, inclinons-nous. Si on essaie d'être un homme nouveau comme ces Messieurs André Breton on arrive à l'amphibie, à la marqueterie, on échoue dans l'érudition, le beau style et autres foutaises. Si on disait à André Breton qu'il est une espèce d'Huysmans, il vous ferait assassiner et pourtant... Être un homme nouveau, mais non pas écrire en « nouveautés »

Croyez à mon amitié

[Max Jacob]

\* \*  
\*

6

St-Benoît-s/ Loire (Loiret)

16 avril [19]37

Cher Roland,

Tout ce qui vous semble bon est bon - au moins provisoirement -. Votre combat étant nouveau est par le fait même intéressant en attendant de savoir s'il est beau.

Si vous avez envie d'écrire, écrivez. Ne pas le faire est un péché contre la vocation, une désobéissance à Dieu et de plus une paresse ou un orgueil mauvais.

Je suis de votre avis au sujet des petites sensations personnelles, frissons etc... tout cela est mauvais et n'intéresse pas plus que les associations d'idées modernistes. Oui, animer par la juste compréhension un art d'apparence impersonnelle. L'émotion n'est que la compréhension profonde d'un sujet.

Je n'ai plus le courage d'écrire, n'ayant pas le droit à un autre éditeur que Gallimard. Mais j'ai la matière d'un volume sur mes raisons de croire et à l'occasion j'en donnerais volontiers des fragments aux revues.

Je n'ai guère de pensées terrestres.

Conversation sincère

Êtes-vous des gens qui croient que je m’amuse à St-Benoît ou que j’y fais des grimaces ?

Me croyez-vous prêt à regretter les Israélites ?

Avez-vous le droit de le croire ?

Qui vous donne le droit de croire que j’ai un intérêt quelconque à quoi que ce soit de pareil ?

D’ailleurs je ne vous en veux pas de ce doute. Cela fait aussi partie des souffrances de toute ma vie acceptées depuis longtemps comme le vaste purgatoire de mon existence qui vous est inconnue.

MERCI

Et croyez-moi votre ami indulgent.

Mes œuvres datent dans les *Morceaux choisis* de différentes époques. Aujourd’hui tout cela est calmé, soumis et horizontal. Ne me jugez pas sur ces œuvres.

[Max Jacob]

\* \*  
\*

7

St-Benoît-s/ Loire (Loiret)  
19 avril [19]37

Cher Roland,

Mais, non, ne me croyez pas sincère.

Je vous avoue que je suis ravi si on me croit hypocrite : « Heureux ceux qui souffriront à cause de... ». C’est la seule préoccupation que j’ai de l’opinion des autres. Ne « vous forcez donc pas » à me croire sincère.

Ainsi, j’aurais tout quitté pour la solitude de la prière, j’aurais renoncé à toute carrière, gloire, joies etc... pour recevoir deux lettres de vous.

L’une où vous déclarez que je ne suis pas sincère, l’autre où vous déclarez par amitié : vous vous forcez à le croire.

JE RIS.

Jouhandeau a imprimé un article où il me dépeint comme un comédien. Lui, c'est de la cruauté, de la méchanceté. C'était l'hiver, j'allais servir la messe dans l'obscurité glacée d'une cathédrale à 6 h. du matin, à l'heure où il est couché auprès de sa femme, d'ailleurs légitime.

Vos deux lettres viennent aimablement s'ajouter à cet article : merci à tous.  
et aussi adieu s'il vous plaît.

Votre opinion sur les juifs m'intéresse beaucoup.

Max Jacob

P. S. Ma famille m'a traité de fou... - et continue sans oser le dire ouvertement.

Dieu me connaît ou du moins j'essaie qu'il me connaisse.

Je reste votre ami... lointain... quand vous aurez besoin de moi, je serai là.

Je conserve vos deux lettres qui me justifieront si on me demande la cause de mon silence.

Le plus grand plaisir qu'on puisse me faire est de me laisser en paix. Je vous assure que j'ai fort à faire avec ma conscience et l'état de mon âme, cela suffit. – Un jour vous aurez assez vu les hommes pour apprécier celui que vous avez connu en moi. Alors je serai mort et vous direz : « J'ai méconnu celui-là. »

Allez en paix, mon enfant.

[en marge g.]

Soyez donc nettement antisémite. Le plus grand service qu'on puisse faire à ma race c'est de la persécuter<sup>27</sup>.

- Comprenez -

\* \*  
\*

8

St-Benoît  
22 avril [1937]

Mon cher ami,

Je ne puis en vouloir à personne de ne pas croire à ma sincérité, ayant empli mes livres de trop de plaisanteries.

Ma situation entre le monde Juif et le monde non Juif est très délicate. Je ne peux fréquenter les antisémites sans ridicule, mais je puis leur garder mon estime et mon amitié.

Max Jacob

Je n'ai qu'à souffrir seul et en silence. C'est ce que je fais. Apprenez le tact si vous ne l'avez pas naturellement.

[marge g.]

Je n'ai pas besoin d'occasion pour  
briser mes amitiés. Je ne cherchais pas celle-ci.

Merci encore.

---

## NOTES

- <sup>1</sup> La filiation nobiliaire remonte à 1395 sans lacunes (AD 22-3E-118, T I, p. 656).
- <sup>2</sup> Les Archives municipales de St-Brieuc conserve un fds privé Roland de Coatgoureden (19-Z-1-52). L'unité documentaire 19-Z-24-41 regroupe de nombreux manuscrits et travaux littéraires ainsi que des essais sur la Bretagne tous inédits ; en particulier une « liste de 42 poètes bretons : florilège » dans laquelle Max Jacob figure (19-Z-39, ms aut.)
- <sup>3</sup> Jean Paulhan à Roland de Coatgoureden, inédit, sd, BM St-Brieuc, LGC 4.2.0, f. 60. Le titre de cette nouvelle provient du surnom de Coatgoureden : « “Le Couic”, jeune poète un peu farfelu dont la fraîcheur et la candeur séduisaient Louis Guilloux » (BRILLEAUD Élie, *Souvenirs sur Louis Guilloux (1994-1995)*, [chez l'auteur], p. 15. Dans une lettre à Guilloux, Coatgoureden rapporte encore des propos de Paulhan : « Je suis très heureux que vous écriviez un long poème. Ces jours-ci je relisais encore *Âge-la-Folle*, et il m'a semblé que vous faisiez un effort, que vous vous contraigniez à être court, que vous ne mettiez pas toute votre poésie » (Lettres inédites de Coatgoureden à Louis Guilloux, BM St-Brieuc).
- <sup>4</sup> Le personnage de Papillon dans *Les Batailles perdues* de Louis Guilloux (Gallimard, 1970) sera largement inspiré par Coatgoureden : « Quant au pauvre Papillon pour qui les événements n'avaient jamais rien été, qui ne pensait qu'à Ropartz Abgrall en train de pourrir sur la paille des cachots républicains et à son grand Maxime ruiné, qui bientôt allait devoir s'embaucher pour aller faire la pêche à Terre-Neuve, il n'était plus que l'ombre de lui-même et songeait à se retirer dans un monastère » (p. 554).
- <sup>5</sup> Louis Guilloux a essayé de recommander son compatriote auprès de *La NRF* ; Jean Paulhan lui écrit en juin 1933 : « Cher ami / Ce que vous pouvez dire à votre ami le poète, c'est que je ferai tout mon possible pour que le comité du Tableau de la P[oesie] retienne un de ses poèmes. Je les aime bien : ils sont à la fois naturels et pompeux » (*Correspondance Jean Paulhan-Louis Guilloux - 1929-1962*, éd. de Pierre-Yves Kerloc'h, Brest : Publications du Centre d'étude des correspondances et journaux intimes, 2010, lettre 56, mardi [juin 1933], p. 102-103).
- <sup>6</sup> JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, éd. d'Anne Kimball : Paris Méditerranée, 2005, p. 214. Roland de Coatgoureden orthographie son nom de différentes façons dont celle relevée par Paulhan ou Koatgoureden (v° d'une enveloppe datée 4 juillet 1937, inédit,

Roland Coatsgoureden à Louis Guilloux, *op. cit.*). Nous retenons l'orthographe de son état-civil.

<sup>7</sup> Le répertoire du jeune homme comporte à la lettre « J » l'adresse de Jacob rue St-Romain et en dessous celle de l'Hôtel Robert à Saint-Benoît-sur-Loire (AM Saint-Brieuc, 19-Z-1-52). Nous remercions Yolaine Coutentin, conservateur, de cette information.

<sup>8</sup> *Ibid.*, f. 42.

<sup>9</sup> *Ibid.*, f. 40.

<sup>10</sup> Paul Petit (1893-1944) est un haut fonctionnaire, diplomate, écrivain et résistant français. Il entretient une abondante correspondance avec Max Jacob depuis 1924 et a été un de ses hôtes lors de son voyage à Rome. En 1936, il est le maître d'œuvre des *Morceaux choisis* (Gallimard). Traducteur et introducteur de l'œuvre de Kierkegaard en France, il initie le poète aux premières formes de l'existentialisme.

<sup>11</sup> Voir *supra* n. 7.

<sup>12</sup> Jacob demandera le livre à Louis Guilloux le 6 octobre 1938.

<sup>13</sup> Roland de Coatsgoureden à Louis Guilloux, *op. cit.*, f. 52, inédit.

<sup>14</sup> JACOB Max, *Correspondance entre Max Jacob et un jeune poète* [Lettres à Jacques Évrard], chez l'auteur, 1993, p. 28, 17 juillet 1940. La relation épistolaire cesse après le 30 juillet.

<sup>15</sup> Ces articles ont été réunis dans *Le Péril juif*, Sorlot, 1937.

<sup>16</sup> Inédit, Roland de Coatsgoureden à Louis Guilloux, *op. cit.* Déposition ms aut. datée 25-28 octobre 1944, f. non numérotés.

<sup>17</sup> JACOB Max, *Lettres à Marcel Jouhandeau*, éd. d'Anne Kimball, Genève, Droz, 1979.

<sup>18</sup> Les motifs de désaccord avec sa famille ne manquent pas : une conversion et une pratique religieuse jugées ostentatoires et déplacées (voir *infra* lettre 7), des querelles successorales, des réclamations d'ordres divers, des tensions avec la sœur aînée... Les fâcheres sont nombreuses. Le poète ne jouit que peu de tranquillité lors de ses séjours au foyer familial.

<sup>19</sup> *Le Pain blanc* est un éphémère cahier de poésie – deux numéros seulement pour une revue annoncée comme bimensuelle -, elle a paru sous la direction de Michel Manoll (1911-1984). Jacob évoque l'article de Julien Lanoë, « L'impossible poésie », dans lequel, en forme de manifeste, Lanoë définit ce qu'est la poésie : « anti-intellectuelle [...] anti-sentimentale [...] anti-artistique » (n° 2, sept. 1937, p. 15-16). En janvier, Jacob recommandait la lecture de la revue à Liane de Pougy, mais cette fois pour le premier article de Lanoë paru dans la revue, « Poésie délivrée » : « Lisez-y une étude de Julien Lanoë sur la future poésie, c'est très intéressant : suppression de l'abstrait, suppression du sentiment, suppression des images, suppression de l'érudition et du faste claudélien, beaucoup de suppression » (*Lettres à Liane de Pougy et Salomon Reinach*, Plon, 1980, p. 145). Jacob félicitera abondamment Lanoë : « Votre "Poésie délivrée" est bien important et devrait être publié dans les grands quotidiens ». Cependant, Jacob demande des explications sur ce que l'auteur entend par lyrisme (*LANOË*, p. 310)

<sup>20</sup> Jacob est rentré à Saint-Benoît le 25 mai 1936. Il y retrouve sa malle, ses livres, sa correspondance laissés depuis son départ en 1928. La paix du village ligérien l'apaise : « Je suis dans un pays qui est "céleste". Il y flotte une paix surnaturelle au-dessus des maisons neuves même quand il pleut. Je souhaiterais y finir mes jours si je parvenais à y équilibrer mes facultés financières » (à André Hugon, *PJ*, p. 410).

<sup>21</sup> Julien Lanoë a été invité par Paul Petit alors attaché d'ambassade à Copenhague (voir *supra* n. 11). La conférence intitulée « La poésie de la Bretagne » a été prononcée le 12 février. Lanoë est le très cher ami nantais de Max Jacob, fondateur de la revue *La Ligne de cœur* où Jacob publie ses poèmes sous l'alias de Morven, défenseur et promoteur de son œuvre graphique ; il s'agit d'une des grandes relations épistolaires de Jacob (voir aussi *supra* n. 20)

- <sup>22</sup> L'anecdote est à rapprocher de « l'Allocution » de Max Jacob, où ce dernier écrit : « Comment expliquer à des Français raisonnables qui veulent que tout ait un sens, qu'il peut y avoir des mots harmonieux assemblés on ne sait comment et qui n'ont aucun sens et qui atteignent la beauté absolue ? » (*O.*, 1518). L'anecdote montre de même que la beauté poétique n'est pas d'abord une affaire de sens. L'allocution (qui date de 1934, trois ans avant ces lettres à Roland de Coatsgoureden), évoque également la « poésie pure », expression associée en effet à l'abbé Henri Brémond.
- <sup>23</sup> René Villard est un ami d'enfance de Max Jacob ; il réside à Saint-Brieuc où il enseigne l'anglais. Voir SUSTRAC Patricia, « René Villard biographe de Max Jacob » *CMJ* 10, p. 137-154, hal-01806615.
- <sup>24</sup> Jacob rapporte cette anecdote à Alain Messiaen le même jour (inédit, BM Orléans, ms 2610) à qui il précise que le jeune lycéen est le fils du notaire de Saint-Benoît, Robert Souesmes. Nous ne connaissons pas le troisième récit épistolaire de cet événement, au 9 février 1937 nous ne décomptons que deux lettres, celle-ci et celle à Messiaen (DEGUILLY Francis, SUSTRAC Patricia, *Tableau synoptique de la correspondance de Max Jacob*, thèse de doctorat de Patricia Sustrac, UT2J, école doctorale ELH/PLH, en cours). Jacob a adressé le même jour une lettre à René Villard à qui il écrit : « Koatgourheden est un vrai poète : je lui crois beaucoup d'avenir, un esprit à la fois gracieux et très solide. C'est un ami et il est ami de plusieurs de mes amis qui augurent bien de ses débuts, notamment Jean Paulhan, je crois, directeur de *La NRF* » (JACOB Max, *Lettres à René Villard*, éd. de Yannick Pelletier, Mortemart : Rougerie, 1978, p. 76).
- <sup>25</sup> Jacob fait à nouveau référence à un débat littéraire virulent de l'entre-deux-guerres initié par la trilogie de l'abbé Brémond *Poésie pure* (1926), *Prière et poésie* (1926) et *Racine et Valéry* (1930 ; voir *supra* n. 22). Pour Brémond la poésie relève du divin, le poème est le résultat d'un irréductible de la langue, un « mystère. » Voir ARNOLD A. James, « La querelle de la poésie pure : une mise au point », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 70<sup>e</sup> année, n° 3, juin 1970, p. 445-455.
- <sup>26</sup> Ces trois dernières lignes placées à la suite sur le tapuscrit, en marge g. sur le ms. Il s'agit de citations plus ou moins trafiquées de « Fiançailles » et du « Brasier » d'Apollinaire. Voici les vers d'origine : « Je n'ai plus même pitié de moi », « Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en étoiles », « Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable ». Voir APOLLINAIRE Guillaume, *Œuvres poétiques [Alcools]*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, p. 109-110 et 130.
- <sup>27</sup> Max Jacob ouvre une de ses méditations religieuses ainsi « [...] Je vous remercie de m'avoir fait naître de la race juive souffrante, car celui-là seul est sauvé qui souffre et qu'il sait qu'il souffre et offre à Dieu sa souffrance [...] » (JACOB Max, *Méditations religieuses*, Gallimard, 1947). La douleur est un concept clé autour duquel se construit la pensée théologique de Jacob. Elle est pour le poète un don divin. Par son intervention l'homme se retrouve lui-même ; elle est une « purge », titre que Jacob donne à son article phare (*O.*, 1520-1523). La douleur est une extraction violente des scories qui nous sont étrangères et nous dispersent de l'essentiel : « la douleur [...] nous rapproche de l'essence primordiale qui est Dieu. » En ce sens, l'œuvre jacobienne s'inscrit dans une situation existentielle de l'être-là et non pas dans une morale de l'agir. C'est pourquoi il « remercie » Coatsgoureden.